

COLLECTION «BEST-SELLERS»

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

À TOMBEAU OUVERT, 2006

ENTRE DEUX OS, 2007

TERREUR À TRACADIE, 2008

LES OS DU DIABLE, 2009

L'OS MANQUANT, 2010

LA TRACE DE L'ARAIGNÉE, 2011

SUBSTANCE SECRÈTE, 2012

PERDRE LE NORD, 2013

TERRIBLE TRAFIC, 2014

MACABRE RETOUR, 2015

DÉLIRES MORTELS, 2016

PETITE COLLECTION D'OS, 2017

LA MORT SANS VISAGE, 2020

KATHY REICHS

LES OS DU PASSÉ

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stephanie Leigniel



Titre original: The Bone Code

© Temperance Brennan, L.P., 2021

Traduction française: Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2021

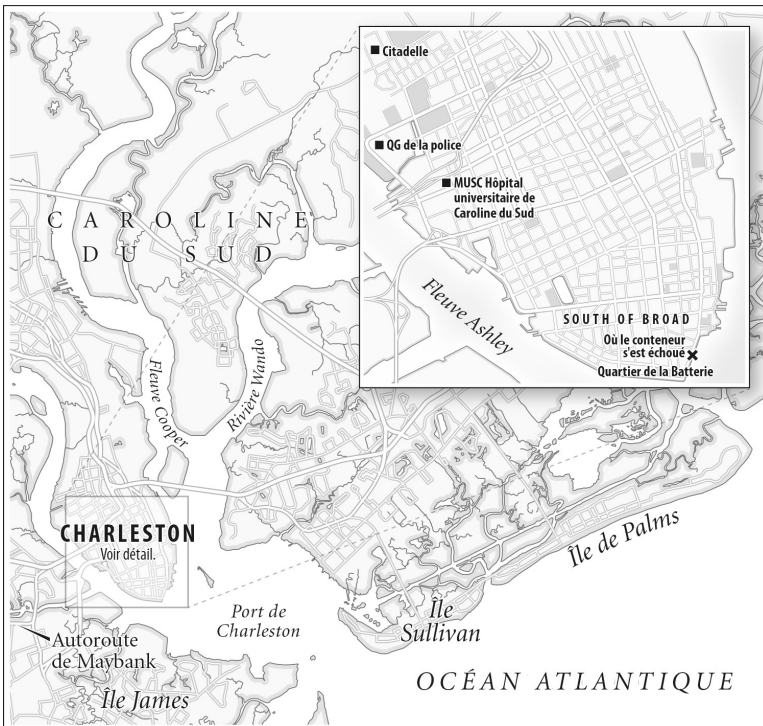
978-2-221-25888-0

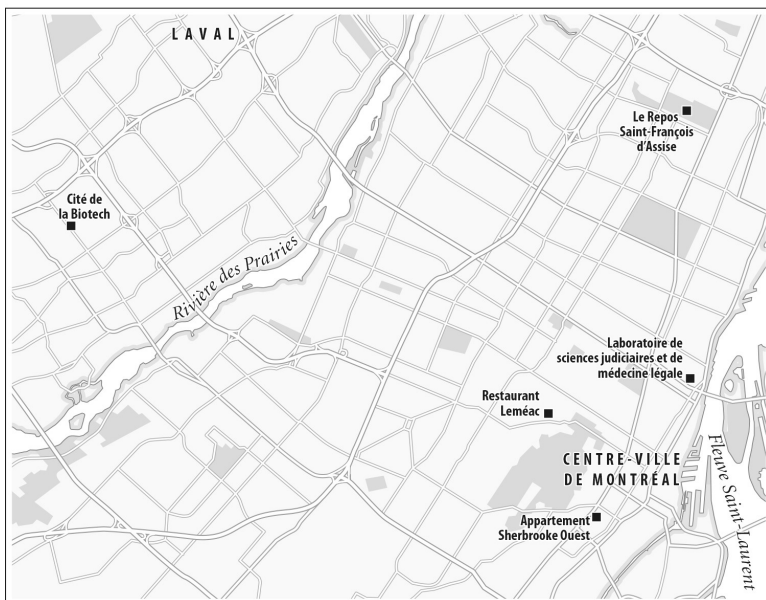
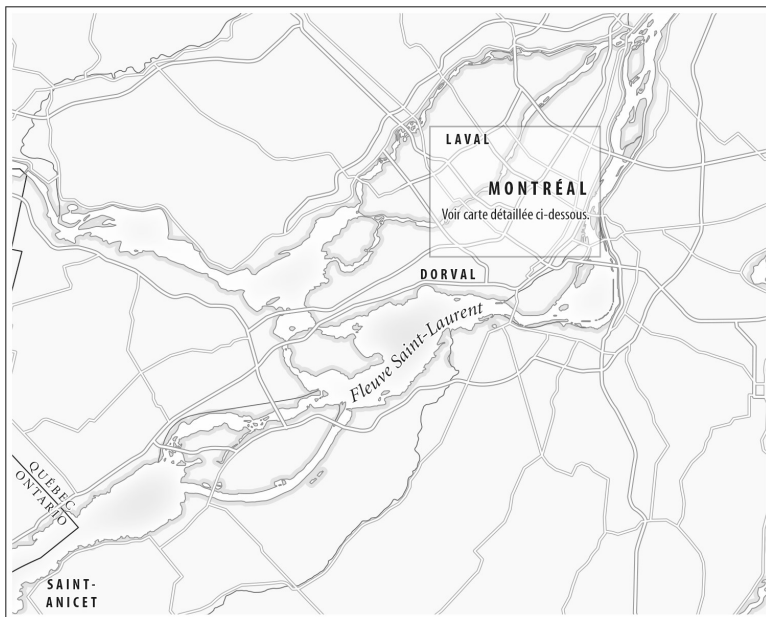
(édition originale: ISBN 978-1-9821-4474-6, Scribner, an Imprint of
Simon & Schuster, Inc., 1230 Avenue of the Americas, New York, NY
10020)

Pour Paul Aivars Reichs
Merci

L'ADN ne sait pas et ne veut pas
savoir. L'ADN existe, c'est tout.
Et nous dansons au rythme de sa
musique.

— Richard Dawkins





Chapitre 1

Mardi 5 octobre

La petite était morte. Aucun doute à ce sujet. C'est ce qu'avait dit le type qui avait appelé la police. Elle était déjà morte à l'arrivée aux urgences. Le toxicologue avait indiqué la cause du décès. Le légiste avait signé le certificat.

La petite était morte. Ce n'était pas la question.

Le téléphone a sonné. Je l'ai ignoré.

Derrière les vitres, le ciel était un tumulte de gris acier, d'anthracite et de vert attisé par un vent de plus en plus furieux.

J'allais être obligée d'y aller.

La palette de couleurs affichée sur mon écran faisait écho au chaos du dehors. Sur un fond de chairs grisâtres, les os brillaient comme la neige arctique.

Deux heures que je décortiquais les radios, et ma frustration s'intensifiait au même rythme que la tempête.

Un ultime coup d'œil au dernier cliché de la série. Les mains. Ensuite, ouste !

Je me suis forcée à me concentrer. Les carpes. Les métacarpes. Les phalanges.

Soudain, je me suis redressée sur ma chaise, les bourrasques et l'obscurité grandissante totalement oubliées.

J'ai zoomé sur le cinquième doigt de la main droite. Puis de la gauche.

Le téléphone a sonné. Pour la énième fois, je n'y ai pas prêté attention.

Je suis revenue sur les clichés du crâne.

Une hypothèse a commencé à prendre forme.

Je jouais avec cette idée, je la triturai dans tous les sens quand une voix dans mon dos m'a fait sursauter.

Dans l'encadrement de la porte se tenait une femme pas beaucoup plus grande que le sujet des radios que j'étais en train d'étudier. Un mètre cinquante à peu près, des cheveux bruns striés de gris retenus en queue-de-cheval sur la nuque. Une frange épaisse balayait des lunettes en écaille qui n'avaient pas été choisies pour faire joli.

— Docteur Nguyen ! Je ne savais pas que vous étiez encore là.

— Je terminais une autopsie.

Un accent léger, bostonien, avec une pointe d'exotisme sous-jacente.

Nguyen avait pris tout récemment les rênes du MCME, le Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, et nous en étions encore à nous flairer mutuellement. Si elle ne me donnait pas particulièrement l'impression de faire des étincelles, elle paraissait organisée, juste et honnête. Jusque-là, tout s'était bien passé entre nous.

Son regard est tombé sur mon écran.

— C'est l'affaire Deacon ?

— En effet.

— Vous conseillez la famille ?

— Oui. (Devant ses sourcils haussés, j'ai ajouté.) La requête vient d'un avocat, un certain Lloyd Thorn. J'espère que ça ne vous ennuie pas que j'examine les clichés ici ?

— Bien sûr que non, a fait Nguyen avec un mouvement de la main comme pour balayer cette idée. (Ou pour changer de sujet.) La tempête Inara est passée en catégorie 3 et se déplace plus vite que prévu. Un ordre d'évacuation a été émis pour toutes les zones côtières et on s'attend à ce que la tempête pénètre dans les terres.

— C'est pas génial, les changements climatiques ?

Nguyen a ignoré ma plaisanterie.

— Je ferme le labo. M^{me} Flowers est déjà partie. Elle a prévu d'aller séjourner chez une cousine dans les montagnes.

Eunice Flowers était la réceptionniste du MCME depuis que Gutenberg avait commencé à cracher des bibles. Elle arrivait au bureau la première et en repartait la dernière.

— Il y a une femme à l'accueil qui souhaiterait vous voir. M^{me} Flowers lui a dit que vous n'étiez pas disponible, mais elle a insisté pour attendre.

— Qui est-ce ?

J'ai jeté un coup d'œil au téléphone. Un voyant rouge allumé en témoignait : j'avais négligé des appels.

— Je n'en ai aucune idée. Et j'ignore ce qui l'a poussée à s'aventurer dehors par ce temps.

— Je vais la voir.

J'ai ressenti un pincement de remords d'avoir ignoré les appels de M^{me} Flowers.

— Ne traînez pas trop, m'a recommandé Nguyen.

— Rassurez-vous, ai-je répondu en déplaçant le curseur pour fermer le dossier des radios. À la minute où nous parlons, mon chat est probablement en train d'appeler les secours.

— On ne devrait rien avoir à craindre à Charlotte, m'a-t-elle assuré, sauf que ça manquait de conviction. On est bien trop loin de la côte.

J'ai laissé passer. C'est ce que je m'étais dit en 1989. Lors de l'ouragan Hugo.

Il n'était que 15 h 20 et pourtant une lumière crépusculaire filtrait par les portes et les fenêtres de l'accueil. Un silence de mort régnait dans le bâtiment. Hormis l'agent de sécurité, invisible, mais sans aucun doute présent, je devais être seule sur les lieux.

La femme était assise sur la chaise qui faisait face au poste de commandement de M^{me} Flowers. Ses pieds, chaussés de bons souliers, reposaient bien sagement côte à côte sur le sol. On aurait dit qu'elle étudiait ses lacets.

Première réflexion : cette femme sortie du fond de sa campagne était la vieille tante poussiéreuse de quelqu'un. Elle était drapée des épaules aux mollets dans un châle miteux, et elle s'était noué un foulard à fleurs sur la tête à la façon des paysannes russes. Un parapluie était accroché à son poignet et un sac de courses en tissu reposait sur ses genoux.

Deuxième réflexion : pourquoi cette tenue pour temps froid alors que ce jour-là le thermomètre affichait 27°, température inhabituelle pour la saison ?

En entendant le bruit de mes pas, la femme a relevé le menton et sa tête de babouchka a lentement pivoté vers moi. Le reste de son corps paraissait tendu à bloc.

En me rapprochant, j'ai remarqué qu'elle avait des prunelles très pâles — pas d'un bleu ou d'un vert classique, mais d'une nuance qui évoquait un bocal de miel. Je lui donnais au bas mot soixante-cinq ans. Une évaluation fortement basée sur sa tenue, le foulard lui cachant une grande partie du visage.

— Je suis Temperance Brennan. Désolée de vous avoir fait attendre.

La visiteuse m'a tendu une main veinée de bleu et déformée. L'intensité de sa poigne m'a surprise.

— Merci. Merci infiniment. Je comprends. Oui, bien sûr. J'ai attendu longtemps. Je peux attendre encore, ça ne me dérange pas.

En s'appuyant lourdement sur son parapluie, elle a fait mine de se lever. Je lui ai fait signe de rester assise.

— Je vous en prie.

J'ai posé ma mallette par terre et me suis assise sur le bout de la chaise voisine, en évitant ostensiblement de m'y adosser.

— Bien. Donc vous êtes...

— Oh mon Dieu. Pardonnez mon impolitesse. J'aurais dû commencer par me présenter. Je m'appelle Polly Susanne Beecroft.

— Ravie de vous rencontrer, madame Beecroft. Je...

— C'est «mademoiselle». Je me fiche des titres, a-t-elle lancé, et le *f* fricatif a fait frémir la soie qui encadrait son visage. Si quelqu'un ne s'est jamais marié, quel mal y a-t-il à le dire ? Vous n'êtes pas d'accord ?

— Hmm.

— Mais je vous en prie, appelez-moi Polly.

— En quoi puis-je vous aider, Polly ? ai-je demandé, pressée d'en finir.

Ses yeux de miel se sont verrouillés sur les miens.

— J'espère que vous me pardonneriez cette approche un peu cavalière. Je suis venue implorer votre aide.

— Je suis anthropologue judi...

— Oui, oui, bien sûr. C'est précisément pour ça que je pense que vous êtes la personne qu'il me faut.

— Je vous écoute.

— C'est toute une histoire.

Je l'ai rassurée d'un geste. Comme si je n'avais que ça à faire.

Beecroft a inspiré un petit coup, tel l'acrobate avant de s'élancer. Des secondes se sont envolées, mais pas un mot ne franchissait ses lèvres.

— Ne soyez pas si nerveuse, ai-je dit pour l'encourager.

Un bref hochement de tête. Et puis :

— Ma sœur jumelle est morte l'année dernière, bénie soit-elle. Elle avait soixante-treize ans.

Et voilà, j'avais compris où tout cela nous mènerait. Je l'ai laissée poursuivre quand même.

— Harriet s'est mariée, mais elle a été veuve très tôt et n'a jamais eu d'enfant. Elle avait une trentaine d'années quand elle s'est lancée dans la peinture, et ça l'a complètement absorbée. Je crains que ni elle ni moi n'ayons été les ventres fertiles de la Bible, a-t-elle ajouté avec un sourire fugace. Dans le sillage de la mort d'Harriet...

— Mademoiselle Beecroft...

— Polly, s'il vous plaît.

— Toutes mes condoléances, Polly. Mais si c'est le décès de votre sœur qui vous turlupine, vous devriez soumettre vos préoccupations au coroner ou au médecin légiste qui a signé le certificat de décès.

— Oh non, ce n'est pas ça du tout. Harriet est morte aux soins palliatifs d'un cancer du pancréas.

D'accord. Je m'étais trompée sur le motif de la visite de Beecroft. Alors, un peu curieuse, je l'avoue, je l'ai écoutée sans rien dire.

— Comme j'étais le seul membre de sa famille, c'est à moi qu'il est revenu de vider sa maison. Elle habitait en Virginie, dans une petite ville pas très loin de Richmond. Mais ce n'est pas important. Alors que je triais ses affaires, j'ai découvert plusieurs éléments qui m'ont grandement troublée.

Les plafonniers ont oscillé légèrement avant de se stabiliser.

— Oh mon Dieu.

Une main tavelée s'est élevée dans les airs et y est restée, planant comme une libellule intriguée de se trouver soudain libre.

— Peut-être que ceci pourrait attendre un jour ou deux, le temps que la tempête se calme ? ai-je doucement suggéré.

Mais Beecroft n'avait pas l'intention de lâcher le morceau.

— Puis-je vous montrer ce que j'ai trouvé ? Je vous promets de faire très vite. Ensuite, je file.

Une image a surgi dans mon cerveau. Celle de ma mère, presque octogénaire, tâchant de garder le contrôle de son parapluie dans une bourrasque.

— Vous êtes venue en voiture, Polly ?

— Dieu du ciel, non. J'ai pris un taxi.

Merde.

— Vous habitez en ville ?

— J'ai un appartement à Rosewood. Vous connaissez ?

Je connaissais très bien. Maman y avait récemment installé ses pénates. Et maintenant, j'avais une petite idée de la façon dont Beecroft était parvenue jusqu'à moi.

J'ai aussi pensé que sa tenue dépenaillée était trompeuse. Rosewood est un complexe de presque quatre hectares bâti sur le modèle du domaine construit par George Vanderbilt à Asheville, au dix-neuvième siècle. Vivre dans cette féerie couronnée par trois tours n'était pas franchement donné. Beecroft avait des moyens.

— Les taxis risquent de se faire rares, avec la tempête. (*Et merde de merde.*) Et si vous m'exposiez votre problème pendant que je vous raccompagne chez vous ?

— Je ne peux décemment pas vous imposer ça.

— C'est sur mon chemin.

Non, pas du tout.

— C'est terriblement aimable de votre part. Je savais que vous étiez quelqu'un de gentil. Très bien. Mais il faut d'abord que je vous montre ça.

La gentille personne a regardé Beecroft extirper une enveloppe de son cabas et en sortir trois photos. En garder deux et m'offrir la troisième.

— Elle a été prise en 1966. Je suis avec ma sœur. On se sentait un peu canailles, cet après-midi-là.

La photo était en couleurs, mais un peu ternie. En gros plan, elle avait été prise à l'extérieur par une journée ensoleillée. Deux ados, des filles, prenaient la pose derrière un mur, le menton et les avant-bras appuyés sur le haut, ne

laissant voir que leurs têtes. Elles avaient toutes les deux les cheveux châtons, coiffés avec la raie au milieu et passés derrière les oreilles. Elles partageaient aussi le même regard couleur de miel.

Elles souriaient malicieusement en regardant l'objectif bien en face. Elles étaient la copie conforme l'une de l'autre.

J'ai examiné la photo avec un vague sentiment de malaise. De reconnaissance ? Non, c'était impossible.

La voix de Beecroft s'est frayé un chemin dans mon cerveau.

— ... prenait pas autant de photos, à l'époque. Pas comme aujourd'hui, avec les jeunes qui photographient chaque seconde de leur vie, qui publient des clichés d'eux en train de se passer de la soie dentaire, de nettoyer leur pendure ou de torturer un chat, enfin, peu importe. Franchement. Il y a vraiment des gens qui s'intéressent à ces niaiseries ? Mais pardonnez-moi, je vous en prie, je m'égare.

« La qualité s'est détériorée, mais on distingue encore très bien nos visages. Je suis sur la gauche et Harriet à droite. Nous avions dix-huit ans. Nous venions de finir l'école secondaire et nous avons été admises à Vassar. Mais là non plus, ce n'est pas le sujet. Je reprends le fil... »

Beecroft m'a tendu une deuxième photo, celle-ci protégée dans une pochette. J'ai posé la première sur la table à côté de moi et pris l'autre pour l'étudier à travers le plastique.

Les tons sépia et les pliures blanches suggéraient que cette photo était considérablement plus ancienne. Hypothèse étayée par la pose guindée et le style vestimentaire.

Mais le sujet était similaire. Deux adolescentes, qui regardaient droit vers l'objectif, l'une assise, l'autre debout derrière elle, une main posée sur le dossier de la chaise. Elles portaient des robes à manches longues et col montant, et les jupes qui descendaient jusqu'aux chevilles formaient des plis complexes. Aucune des deux ne souriait.

Leur ressemblance avec Polly et Harriet Beecroft était troublante.

J'ai levé les yeux, quêtant une explication.

— C'est ma grand-mère et sa sœur, a dit Beecroft. Elles aussi étaient jumelles.

Mon regard s'est reposé sur la photo.

— Ce portrait a été fait en 1887. Elles avaient dix-sept ans.

— La ressemblance est extraordinaire...

— Oui, a fini Beecroft. C'est le cas. C'était.

Puis Beecroft m'a tendu la dernière photo.

Un silence sépulcral vibrait autour de nous, ponctué par les grondements de la tempête qui forcissait.

Je n'entendais rien. Ne voyais rien d'autre que la photo dans ma main.

Ma gorge s'est serrée, j'étais trop secouée pour dire quelque chose.

Chapitre 2

Mardi 5 octobre

Les deux États de Caroline ont des kilomètres de côtes, et donc les ouragans n'y sont pas inhabituels. Wilmington, New Bern, Myrtle Beach, Charleston. À un moment ou à un autre de leur histoire, ces quatre villes ont été touchées.

Située en altitude, sur le piémont appalachien, Charlotte est plus ou moins préservée. Malgré tout, quand une alerte ouragan ou tempête de neige est lancée, la Ville Reine pète les plombs. Les écoles et les tribunaux ferment. Les supermarchés se vident. On ne trouve plus une génératrice ou une batterie nulle part. Habituellement, à ce stade, c'est l'effervescence. On donne un dernier coup de balai, on finit d'emballer ses courses, de discuter avec les clients, et on fait du covoiturage.

Je ne suis pas alarmiste. Loin de là. Mais les éléments semblaient vouloir être à la hauteur du battage médiatique. La pluie ne tombait pas encore, mais la pression atmosphérique semblait friser la tonne au cm^2 , avec des bourrasques de plus en plus violentes.

Au niveau aérodynamique, un châle et un foulard noué sous le menton n'étaient guère adaptés au vent, contrairement aux chaussures à talons plats, qui constituaient un choix judicieux. Rejoindre la porte d'entrée de Beecroft fut un défi, mais nous y sommes arrivées.

En temps normal, j'aurais fait un saut pour voir si maman allait bien, mais elle était partie pour l'une de ses aventures

de guérison spirituelle. En Arizona? Dans les Catskills? Je ne savais pas trop. Me suis fait une note mentale de lui téléphoner.

De Rosewood, on n'était qu'à un jet de pierre de Sharon Hall, le manoir début de siècle reconverti en appartements dont j'occupe ce qu'on appelle « l'Annexe ». Personne ne sait quand le minuscule édifice à deux étages a été construit. Ni pourquoi. L'Annexe ne figure sur aucun ancien acte notarié ni sur le cadastre. Je me fiche que son passé soit perdu pour l'Histoire. À vrai dire, cette énigme fait partie de son charme.

Je me suis installée à l'Annexe dans le sillage de l'effondrement de mon mariage, et depuis mon entrée dans les lieux, je n'ai presque rien changé, en dehors des ampoules et de quelques filtres. Jusqu'à ces derniers temps. À présent, un tout nouveau et très chic bureau occupe l'espace qui servait de grenier depuis des lustres.

Une image fugace m'est venue à l'esprit. Un visage buriné, un regard bleu à se pâmer, des cheveux blonds grisonnants.

Ma poitrine s'est serrée. En pensant à mon nouveau colocataire, Andrew Ryan? Ou à cause de la forte bourrasque qui avait fait trembler la voiture?

Bref rappel concernant Andrew, équipe des crimes contre la personne, Sûreté du Québec. Je suis anthropologue judiciaire pour le LSJML — le Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale —, et le *lieutenant-détective** était attaché au département homicide de la police de la Belle Province. Nous travaillions pour le même quartier général, à Montréal, et nous avons donc été amenés, au fil des décennies, à collaborer sur plusieurs enquêtes pour homicide. À un moment donné, nous avons commencé à sortir ensemble. Puis à faire un peu plus que ça. Et maintenant, nous vivons sous le même toit. En quelque sorte.

J'y reviendrai plus tard.

En arrivant à l'Annexe, j'ai dû batailler pour ouvrir la portière. Elle s'est refermée toute seule. J'ai couru me mettre à l'abri, pliée en deux, les cheveux fouettant l'air, ma mallette valsant dans tous les sens.

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Birdie? ai-je appelé en posant mon barda sur le comptoir.

Aucune réponse du chat. Pas étonnant. Les conditions climatiques extrêmes perturbent sa psyché féline.

— Je suis rentrée, Bird!

Toujours rien.

Comme le hall d'accueil du MCME, l'intérieur de l'Annexe était inhabituellement obscur pour un milieu d'après-midi. J'ai appuyé sur l'interrupteur mural pour allumer dans la salle à manger, et j'ai gravi l'escalier jusqu'à ma chambre. Je me débarrassais de mes Nike quand un petit museau blanc a pointé de sous le lit, les oreilles rabattues le plus bas possible.

— Du calme, mon gros. Ça souffle un peu, c'est tout.

Birdie m'a étudiée, méfiant. Peut-être agacé. Difficile de trancher, avec les chats.

Ou alors, j'étais en train de projeter ma propre angoisse sur lui. Le temps avait vraiment l'air menaçant. Devais-je rester ici en attendant que ça passe? Ne ferais-je pas mieux d'aller dans un motel au pied des collines?

Une bourrasque a projeté une bordée de gravier contre le pignon de la maison. Le chat s'est retranché dans son refuge.

— Bon, d'accord. Je vais regarder ce que racontent les experts.

Je suis retournée dans la cuisine, j'ai localisé la télécommande et me suis branchée sur la chaîne locale d'infos en continu. J'ai coupé le sifflet à un gars qui voulait nettoyer mes gouttières. Puis à une pub pour le poulet Bojangles. Puis à l'annonce du prochain match de football des Panthers.

Finalement, sur l'écran est apparu un présentateur assis derrière un bureau au plateau de verre autour duquel tournoyaient de petites lumières. John Medford. Je l'avais rencontré à différentes reprises lors de galas de charité. Je savais que sa vanité surpassait de loin son QI.

Au-dessus de son épaule droite, une autre série de lumières clignotantes entourait une carte de la région. Une inquiétante masse verte planait au sud-est de Charlotte. En bas de l'écran, un bandeau annonçait: *Inara arrive!*

J'ai remis le son. Medford parlait sur un ton monocorde, mais les sourcils arqués juste ce qu'il fallait pour traduire l'inquiétude de rigueur.

— ... une modélisation au moins montre qu'elle va s'abattre sur Charleston, puis se retrouver prise en sandwich entre le système de haute pression qui tourne dans le sens des aiguilles d'une montre au-dessus de l'Atlantique et la poussée dans le sens trigonométrique d'une zone de basse pression localisée dans la vallée du Mississippi. Ça vous rappelle quelque chose, les anciens? Ça devrait. C'est la même combinaison qui a envoyé Hugo nous pilonner en 1989. Bien sûr, une seule des modélisations le prévoit. D'après les autres, la tempête devrait frôler la côte avant de filer au large. Mais il vaut toujours mieux se préparer au pire.

Une liste à puces s'est matérialisée à côté de la carte. Medford a déroulé chacun des points, avec la même voix désinvolte.

— Je suis sûr que vous connaissez tous les consignes, mais ça fait jamais de mal de les répéter. Si Inara s'abat sur nous, restez chez vous, de préférence dans une pièce aveugle comme un placard ou une salle de bain, et ne vous approchez pas des fenêtres, des verrières et des portes vitrées.

D'accord. Là, Birdie avait un coup d'avance sur moi.

— Si des inondations menacent votre maison, coupez le disjoncteur électrique. Et en cas de coupure d'électricité, éteignez vos principaux appareils — comme l'air conditionné ou le réservoir d'eau chaude —, les machines qui coûtent cher et que vous ne voulez pas voir endommager en cas de surtension. Et vous feriez mieux, aussi, d'éviter d'utiliser vos petits appareils électroménagers, et notamment votre ordinateur.

Shit. Où en étaient les batteries de mon ordi et de mon téléphone? J'ai sorti les deux de ma mallette pour les mettre à charger tout en écoutant la voix de Medford continuer son ronron.

— J'imagine que ça devrait bien se passer, ici, à Charlotte, mais ça pourrait vraiment secouer sur la côte. (Avec un sourire encourageant.) Restez avec nous. Je reviens dans trente minutes pour une nouvelle évaluation de la situation.

La chaîne nous a offert une autre pause publicitaire. J'ai de nouveau coupé le son et je m'apprêtais à prendre mon téléphone quand il s'est mis à sonner. Bourdonner, plus exactement. Après avoir vérifié l'appelant, j'ai décroché.

— Salut, Ryan.

— *Bonjour, ma chère**.

— Tu es toujours à Yellowknife ?

Après avoir pris sa retraite de la SQ, Ryan s'était lancé comme détective privé. En ce moment, il enquêtait sur une histoire de mine de diamants et de concessions, et l'une des parties était assez mécontente. Je n'ai pas posé de questions.

— Oui, m'dame. La température maximale du jour sera de -14°.

— Celsius.

— *C'est frette en esti**. J'ai entendu parler de petits coups de vent dans ton coin ?

— La carte est couverte de modélisations. Comme d'habitude. D'après l'une des simulations, Inara pourrait frapper les Carolines. D'après les autres, la tempête se dirigerait vers l'ouest. Vers Keokuk.

— C'est où, ça ?

— Dans l'Iowa.

— C'est pas vrai.

— Oui, c'est vrai. C'est la ville la plus au sud-est de l'État. Ryan a ignoré l'explication.

— Une possibilité que Charlotte se retrouve dans l'œil du cyclone ?

— Hautement improbable.

— C'est déjà arrivé.

— En effet.

— Et comment va Birdie-le-Chat ?

— Il fait vraiment pitié. Écoute, Ryan, ça me fait plaisir que tu prennes de mes nouvelles, mais je dois terminer une analyse qui pourrait confirmer une éventuelle mise en danger d'enfant. Peut-être un homicide.

— Éventuelle ?

— C'est compliqué.

— J'ai été flic pendant plusieurs années.

— C'est ce que disait ton insigne.

J'ai repris l'une des nouvelles réparties préférées de Ryan.

— En effet.

— D'accord. (J'ai réorganisé les grandes lignes de l'affaire dans ma tête.) La victime, qui vivait ici, en Caroline du Nord, a été retrouvée morte à son domicile la semaine

dernière. L'autopsie n'a révélé aucune trace de traumatisme, mais sa toxicologie indique une dose létale d'alcool dans le sang.

— Où étaient les parents ?

— En bateau, dans les Caraïbes.

— Quel âge avait la victime ?

— Le détective va droit au but.

— Ex-détective.

— Ouais. La victime — elle s'appelle Tereza — est arrivée aux États-Unis en 2012, par l'entremise d'une agence d'adoption bulgare. À l'époque, on a dit aux parents qu'elle avait sept ans. Mais ils prétendent avoir découvert par la suite des documents qui établissaient sa date de naissance en 2000 et non 2005. Et donc, au moment de son décès elle n'aurait pas eu quinze ans, mais vingt.

— Et donc, elle aurait été adulte, et pas mineure.

— Bingo.

— Auquel cas les parents étaient parfaitement dans leur droit en la laissant seule à la maison. Alors quel est le problème ?

— Tereza a dit à tout le monde qu'elle était née en 2005. Et c'est ce que l'agence d'adoption soutient mordicus.

— Elle n'avait pas d'amis, cette enfant-là ?

— Elle ne parlait pas un mot d'anglais quand elle a débarqué aux États-Unis, alors ses parents ont opté pour l'école à la maison. Au fil des ans, cet arrangement s'est poursuivi à cause de troubles du comportement. Je ne sais pas très bien lesquels.

— Par conséquent, ta victime avait très peu de contacts avec le monde extérieur.

— Exactement. Elle était de très petite taille, et au moment de sa mort, elle prétendait être mineure, s'habillait comme une enfant, et agissait comme telle. Les parents disent qu'elle faisait semblant depuis le début et que Tereza était une sociopathe qui les avait roulés dans la farine pendant des années.

— Laisse-moi deviner. Un procureur n'est pas d'accord, et décide d'engager des poursuites.

— Abandon d'enfant, mise en danger d'un enfant, homicide par négligence. Et qui sait quoi d'autre ? L'avocat

des parents, un certain Lloyd Thorn, répète que ses clients ne sont coupables que d'avoir été trop gentils. Il dit qu'ils ont fourni un foyer à Tereza sans demander de contrepartie. Mais qu'ils ne supportaient plus son comportement agressif.

— Et qu'ont-ils fait, alors ?

— Ils ont pris des vacances prolongées en espérant qu'à leur retour elle aurait déménagé, comme ils le lui avaient suggéré. Ils pensaient qu'elle se débrouillerait très bien toute seule.

— Où sont-ils, en ce moment ?

— Sous mandat d'arrêt, à Sainte-Croix. Thorn m'a contactée hier après avoir eu accès aux radiographies prises l'année dernière, quand Tereza avait fait une mauvaise chute.

— Les radios sont utiles ?

— Très. J'ai une hypothèse, mais je veux effectuer d'autres recherches avant de la soumettre à Thorn. Il m'a appelée quatre fois en deux jours. Le gars ne veut pas me lâcher.

— Et je sais comment tu réagis quand on t'intimide.

— Garde bien ça en tête, monsieur le détective.

— *Oui, madame**.

— Il pourrait y avoir une panne de courant, il faut que je me dépêche de boucler ça.

— Les prévisions météo sont si mauvaises ?

— Les coupures d'électricité sont monnaie courante, ici.

— Tu me rappelles dans quelques heures ?

— Absolument.

— On pourra se dire des trucs cochons ?

— Au revoir, Ryan.

Après avoir raccroché, j'ai vérifié plusieurs points en ligne. Puis je me suis tournée vers mes bouquins d'ostéologie et de génétique.

Je me levais de temps à autre pour regarder par la fenêtre. Ou pour m'informer auprès de notre très populaire Monsieur Météo. À chaque coup d'œil, l'accent circonflexe formé par ses sourcils était plus aigu.

J'étudiais une dernière fois chacune des radios quand une masse volumineuse a glissé sur la pelouse et s'est encastree dans un mur avec un bruit affreux. L'Annexe a plongé dans le noir.

Et j'étais plus convaincue que je ne le serais jamais concernant le cas de Tereza.

Le moment était venu de penser sérieusement à se calfeutrer.

Inspirée par la deuxième recommandation de Medford et le refuge que Birdie s'était choisi instinctivement, j'ai traîné un matelas et des couvertures dans la pièce la plus centrale de la maison, un cagibi sans fenêtre et au plafond en pente, aménagé sous la cage d'escalier. J'ai ajouté mon téléphone portable, mon ordinateur, un bidon d'eau, une boîte de barres de céréales, le livre de Karin Slaughter que j'étais en train de lire et les bols de nourriture et d'eau de Birdie.

Un rapide sandwich à la lumière de ma lampe de poche, un aller-retour aux toilettes, puis je me suis mise en quête du chat. Il n'a pas eu l'air ravi que je l'extirpe de sous le lit.

La pluie s'est mise à tomber au moment où je redescendais l'escalier. Ça n'a pas commencé par quelques gouttes d'avertissement, le déluge s'est annoncé d'emblée, puissant et oblique, comme l'eau jaillissant d'une lance d'incendie.

J'ai relâché un peu ma prise pour que le chat puisse sauter de mes bras et se catapulte dans le refuge anti-tempête improvisé. Il a filé derrière une rangée de boîtes de carton entreposées là, les yeux ronds comme des Frisbee, les poils et la queue dressés à la verticale, un miaulement s'échappant sporadiquement de la gorge. Je me suis faufilée derrière lui et j'ai refermé la porte.

— Tout va bien, Birdie. On a plein de trucs à manger.

Je me suis étirée sur mon lit de fortune et j'ai essayé de me détendre. Finalement, le chat m'a rejointe et s'est roulé contre mon genou. Je l'ai caressé. Il tremblait de tout son corps.

Au cours des heures qui ont suivi, Birdie et moi avons écouté la cacophonie créée par la pluie battante et le vent hurlant, étouffé, mais assurément féroce. Je me suis interrogée sur le montant des dégâts. Nul doute que les pensées du chat suivaient des considérations bien différentes.

Puis je me suis assoupie. Et j'ai été réveillée par l'explosion d'un transformateur.

Sentant que le chat se crispait et se remettait à trembler, j'ai recommencé à le caresser, lentement et doucement.

Tandis que la magie de ma main opérait, mes pensées m'ont ramenée à ma visiteuse de l'après-midi.

Polly Beecroft et sa sœur, Harriet, étaient des jumelles monozygotes, ce qui signifie qu'elles s'étaient développées à partir du même œuf qui s'était divisé en deux à un stade précoce du développement embryonnaire. Elles partageaient le même ADN, et elles se ressemblaient. Rien de renversant. Les chances d'avoir des jumeaux identiques sont de trois ou quatre pour mille naissances.

J'ai senti que Birdie commençait à se détendre. Mes caresses avaient l'effet escompté. Ou alors il était à court de jus.

La grand-mère et la grand-tante de Polly, nées à Londres en 1870, étaient elles aussi des jumelles monozygotes. Polly m'avait montré leur portrait. L'une s'appelait Sybil, l'autre Susanne Bouvier. Elles aussi avaient l'air d'être le clone l'une de l'autre, et leur ressemblance avec Polly et Harriet, nées huit décennies plus tard, était frappante.

Quelque chose a explosé dans la cour. Le tremblement de Birdie a repris de plus belle. J'ai décidé d'ajouter ma voix aux caresses, moitié pour le bénéfice du chat, moitié pour couvrir le vacarme du dehors.

— Susanne et Sybil se sont rendues à Paris en 1888. Elles étaient là depuis un mois quand Sybil a disparu sans laisser de traces. À ce jour, personne ne sait ce qu'elle est devenue.

«La grand-mère de Polly, Susanne, a émigré aux États-Unis, s'y est mariée et a eu des enfants. La mère de Polly est née en 1909. Polly et Harriet ont débarqué sur la planète en 1948.

«Et c'est là que ça devient étrange, Bird. À part la disparition de Sybil, bien sûr. Polly m'a aussi montré la photo d'un masque mortuaire.»

Birdie a roulé sur le dos. J'ai pris ça comme une manifestation de son intérêt.

— Les masques mortuaires étaient populaires au dix-neuvième siècle, avant que les gens possèdent des appareils photo. Disons que c'était des espèces de *selfies* en céramique, réalisés pour permettre aux amis et à la famille de garder un souvenir du défunt.

J'ai inventé ce détail, mais ça me paraissait assez logique. Birdie n'a pas contesté mon explication.

— Polly ignorait où Harriet avait trouvé la photo. Et elle n'avait aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver le masque. Attention, tu es prêt? Le masque mortuaire de la photo de Polly est son portrait craché. Comme il est celui des quatre femmes. (Ça, je l'ai ajouté au cas où le chat aurait eu besoin d'éclaircissements.) Les traits du visage étaient absolument identiques à ceux des deux paires de jumelles.

Bird a étiré ses pattes avant droit vers le ciel et en a laissé retomber le bout, mollement.

— Donc, tu veux savoir pourquoi Polly est venue me trouver? Excellente question. Elle se demande si la femme du masque mortuaire ne serait pas sa grand-tante Sybil. Et le cas échéant, elle aimerait que je découvre ce qui lui est arrivé.

Sur la pelouse, un arbre s'est abattu avec un bruit sec. J'ai entendu un craquement loin au-dessus de ma tête, puis quelque chose d'énorme a raclé le toit.

Le chat a filé se mettre à l'abri sous la couette. On est restés tapis là le reste de la nuit, Birdie tout tremblant et moi me demandant quel niveau de dévastation j'allais trouver au petit matin.

J'étais loin d'imaginer que les dommages causés par la tempête seraient insignifiants à côté de ce qu'un appel entrant allait déclencher.